Laura Engelstein, *Russia in Flames. War, Revolution, Civil War, 1914–1921* | Steve A. Smith, *Russia in Revolution. An Empire in Crisis, 1890 to 1928* | David Stevenson, *1917. War, Peace and Revolution*

Alexandre Sumpf

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/10687>

DOI : 10.4000/monderusse.10687

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 631-635

ISBN : 978-2-7132-2747-9

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Alexandre Sumpf, « Laura Engelstein, *Russia in Flames. War, Revolution, Civil War, 1914–1921* | Steve A. Smith, *Russia in Revolution. An Empire in Crisis, 1890 to 1928* | David Stevenson, *1917. War, Peace and Revolution* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 59/4 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10687>

P É R I O D E S O V I É T I Q U E
E T P O S T S O V I É T I Q U E

Laura ENGELSTEIN

Russia in Flames

War, Revolution, Civil War, 1914–1921

Oxford : Oxford University Press, 2017, 807 p.

Steve A. SMITH

Russia in Revolution

An Empire in Crisis, 1890 to 1928

Oxford : Oxford University Press, 2017, 435 p.

David STEVENSON

1917

War, Peace and Revolution

Oxford : Oxford University Press, 2017, 480 p.

Centenaire dans le centenaire de la Grande Guerre, cinquantenaire du cinquante-nième d'Octobre (1967) et de la publication de l'*opus magnum* de Marc Ferro¹, 1917 a suscité plusieurs nouvelles publications, concentrées surtout dans le domaine anglo-saxon. En Russie même, dans un contexte politique rendant importune toute commémoration officielle, la maison d'édition Rosspen a dans le fil de son expérience du centenaire de 1914, procédé à quatre publications complémentaires : une encyclopédie de 1917, une sélection de journaux intimes, un assortiment de sources d'époque pour un ample projet en trois volumes et enfin un volume collectif, lui en deux tomes². En France, outre l'histoire sociale de 1917 dont je suis l'auteur et le tour de force réalisé par Nicolas Werth – résumer les révolutions russes de 1917 dans un *Que sais-je ?* – ont été traduits deux livres situés aux antipodes³. Une petite maison de gauche a traduit l'ouvrage majeur de Stephen Smith sur Petrograd, publié en anglais en 1983, sans mise en perspective critique pour les lecteurs de 2017⁴. Et Perrin, éditeur avec lequel j'entretiens une fructueuse collaboration, a eu l'idée saugrenue de rééditer *La Révolution russe* de Richard Pipes (1990), pavé de plus de 1 000 pages faisant le procès du bolchevisme on s'en doute, mais surtout de Lenin (abominé) et plus encore de toute idée de révolution et d'action collective – sans compter son ignorance volontaire de toute une série de travaux de la cohorte des « révisionnistes »⁵.

C'est justement à ces historiens du social et du culturel qu'une maison en particulier, Oxford University Press, a largement ouvert la porte de son catalogue. En effet, outre les trois ouvrages au cœur de cette recension, il faut mentionner celui de Mark D. Steinberg proposant une approche « par en bas » tirée des sources admirablement compilées dans son précédent ouvrage, *Voices of 1917*⁶. Les trois livres se distinguent d'abord par le spectre chronologique et, plus profondément, par les territoires sociaux, géographiques et ethniques qu'ils parcourent. D Stevenson livre

un chapitre sur la Russie en révolution dans un ouvrage s'attachant à saisir l'originalité de l'année 1917 dans la Première Guerre mondiale. Il s'intéresse notamment aux processus décisionnels et donc, forcément, aux administrations et aux « grands hommes ». En Russie, assez étrangement, il n'y en aurait qu'un, Lenin, Kerenskij et Kornilov faisant les frais de cette focale réductrice. En outre, le phénomène majeur de l'année serait non la démocratisation accélérée et la polarisation critique de la société, mais les désertions. Disons-le : ce chapitre est décevant, alimenté par une historiographie très datée, et qui souffre de la comparaison avec les pages sur le cas américain, nourri d'archives parfaitement maîtrisées par l'auteur. Il aurait gagné sinon à accomplir l'impossible – maîtriser l'ensemble des cas nationaux traités – du moins à se faire assister dans un *aggiornamento* hélas trop souvent empêché par les im périssables clichés sur l'histoire soviétique.

Avec Steve Smith et Laura Engelstein, historiens capés de l'ère bolchevique, on ne rencontre pas ce type de problème. Le premier adopte une perspective large allant de 1890 (les premières manifestations ouvrières de masse) à 1928 (le tournant stalinien) ; la seconde valide l'idée désormais largement acquise d'un « continuum de la crise » de 1914 à 1921 que nous devons à Peter Holquist⁷. Ces choix sont révélateurs. Smith explique dans un plan chronologique les étapes ayant mené à la révolution, expose sa réussite apparente en 1917 et son tragique échec dans la révolution stalinienne, en insistant sur la violence révolutionnaire. Engelstein livre une histoire finalement assez classique, plus politique qu'on aurait pu l'attendre de celle qui a tant travaillé sur les représentations. Les deux ouvrages sont bien écrits, bénéficiant de la profonde connaissance des événements et des enjeux des deux auteurs, dont le travail se distingue par l'ampleur des recherches effectuées. Si S. Smith a tout lu⁸, il n'a manifestement consulté aucun nouveau fonds d'archives ; L. Engelstein impressionne avec presque le double de volume, un essai bibliographique, 140 pages de notes et le recours à quelques fonds conservés en Russie.

Pour qui connaît bien l'histoire de la Russie de la fin de l'époque tsariste et du début de l'ère soviétique, l'ouvrage de S. Smith n'apprend rien de bien neuf. Mais la lecture aisée pour un lecteur non anglophone en fait un manuel de qualité où la révolution de 1917 ne constitue qu'un moment pivot auquel 50 pages sont consacrées. Pour lui, le réformisme de la Douma n'est pas central dans l'explication de la chute de l'autocratie ni dans l'exposé des soubresauts de l'année 1917. À l'opposé, dans le fil de son ouvrage sur les usines en 1917, il maintient que la conscience de classe du prolétariat était peu développée en dépit de l'essor du mouvement ouvrier et de l'expérience de la révolution de 1905. Malgré l'attention clamée en introduction sur les provinces, son récit se concentre sur Petrograd et sur les deux classes antagonistes, tout en reconnaissant l'existence d'une classe moyenne qui avait, elle aussi, son opinion sur l'état du pays et a agi tout au long de l'année. La conséquence majeure de 1917 est le passage à la guerre civile, c'est-à-dire la brutalisation de la société et l'irruption à l'arrière de la violence déchaînée depuis 1914 sur les fronts.

1917 a aussi mené la Russie de la monarchie à la dictature : celle avortée de Kerenskij, accusé (à la bolchevique) par S. Smith de préférer le discours aux actes ;

celle ratée de Kornilov, incapable au contraire de mettre en accord ses actes et leur justification ; et celle, efficace, de Lenin. Ce dernier non seulement parvient à réimposer l'autorité de l'État, mais il construit un État au sens moderne du terme, avec une idéologie, un programme, une bureaucratie. Smith reste fidèle à ce qu'il a toujours affirmé et minore, en dépit de nombreuses preuves apportées par les archives, la violence intrinsèque du bolchevisme en général et de Lenin en particulier. Est-ce pour mieux lui opposer Stalin le brutal et le cynique ? La conclusion, petit bijou, apporte une réponse plus intéressante. Smith entend privilégier dans l'analyse les facteurs structurels sur les enjeux de personne, et pose la thèse de la prééminence des facteurs socio-économiques sur l'idéologie. La violence de la guerre civile et le communisme de guerre dans son ensemble ont été selon lui une réponse à la crise déclenchée par la guerre mondiale. Une réponse politique volontaire, mais pas une idéologie *a priori*. Il y avait d'autres issues à 1917, malgré le poids de la tradition russe en la matière, que le grand tournant stalinien réactualise avec des moyens hélas bien plus efficaces. S. Smith conclut que la révolution comme idéal de justice, espoir d'égalité, enthousiasme pour la liberté ne doit pas être condamnée à la lumière des violences du bolchevisme et du stalinisme. À la lumière de cette conclusion, l'ouvrage de S. Smith séduit par la simplicité et la vigueur de sa démonstration, qui tempèrent le regret provoqué par des survols un peu trop rapides de phénomènes politiques et sociaux majeurs.

La somme composée par Laura Engelstein, dont le style travaillé rend admiratif, se donne une ambition bien plus large. Se plaçant dans les pas de Peter Holquist avec fruit, l'historienne place au cœur de son interprétation la violence et au second plan les facteurs socio-économiques chers à Steve Smith. Elle inclut l'enjeu du pouvoir, identifié depuis belle lutte, dans une plus vaste chronologie allant de la guerre (mondiale) à la guerre (civile) en passant par les révolutions de 1917. Sa lecture de l'historiographie récente sur la Première Guerre mondiale lui fait identifier à la fois la construction d'un monopole d'État et son intervention dans la sphère quotidienne, et l'affirmation des nationalismes. Elle pointe la filiation entre violence de 1915 contre les Russes d'origine allemande et la violence ethnique idéologisée qui se généralise entre 1918 et 1921. L. Engelstein se montre très complète sur l'essor du bolchevisme et son idéologie de l'exclusion et sa subversion de la démocratisation. Elle n'innove guère sur la prise du pouvoir, mais insiste sur la liquidation de la Constituante avec un chapitre à part, perspective à mon avis fondamentale. Cependant, comme S. Smith, elle sous-estime la peur de la rue et du chaos éprouvée par les deux groupes du « double pouvoir » et ne juge pas le Gouvernement provisoire digne d'une histoire propre qui ne serait pas celle de son échec. Cela tient à sa sous-évaluation notable dans les pages sur la Première Guerre mondiale du développement de l'expertise scientifique et technique au cœur des processus de décision et de prise en charge des problèmes nationaux.

Laura Engelstein consacre autant de chapitres aux questions nationales qu'à la révolution des Russes. Là réside un autre apport appréciable de sa mise en scène de faits connus, mais revitalisés par son élan interprétatif. La « politique par en bas » annoncée par le chapitre III.6 demeure bien en deçà de ce qu'offre l'historiographie

sur l'ancienne élite ou le clergé, sans parler des provinces. Cependant, l'historienne brosse un tableau convaincant des ethnies libérées du carcan impérial, à la recherche d'une identité fédérant des classes antagonistes (en désignant un bouc émissaire, souvent juif) et d'un territoire reconnu par les Russes, leurs ennemis (allemands) et les voisins eux aussi en pleine prise de conscience indépendantiste. Parce que la guerre civile s'est décidée aussi assez loin des deux capitales de l'empire, L. Engelstein plonge enfin dans l'épaisseur du territoire, au prix hélas de quelques retours en arrière. Si elle avait réservé la même verve aux Sibériens ou aux Kazakhs qu'aux Cosaques et aux Baltes, son ouvrage aurait gagné sans nul doute une dimension supplémentaire, mais chez elle, très peu de « voix » chère à Mark Steinberg, les témoins comme Babel ou Maklakov font tous partie de l'élite intellectuelle du pays. Pire, quoique figure de la communauté des soviétologues américains se revendiquant à gauche, L. Engelstein ne dédie quasiment pas un paragraphe aux (nombreuses) femmes actrices de la révolution.

À la différence de leurs prédécesseurs, Steve Smith et Laura Engelstein ont soumis à réduction le récit d'Octobre et de Février. On pourrait penser qu'ils estiment que tout cela est bien connu, mais il me semble qu'ils sont victimes ici de l'historiographie qui a énormément progressé sur la guerre civile lors de la dernière décennie, enfin dégagée de sa gangue idéologique. Or, dans la lignée des travaux de Boris Kolonickij⁹, on peut saisir les moments de basculement vers la révolution qui se lisent non seulement dans les actes, mais dans les mots, les attitudes, les codes vestimentaires. Suivant l'approche de Steinberg, il faut donner leur place aux émotions et aux illusions, aux terreurs et aux rumeurs. Et, plus généralement, on aurait aimé que soient étudiées les dynamiques entre les centres (capitales, cités, bourgs) et leurs périphéries, et située à sa juste valeur la lente et puissante révolution de la paysannerie qui ne se limite pas aux désertions de soldats et à l'insurrection armée des « Verts ».

1 – Marc Ferro, *La Révolution russe de 1917*, 2 volumes, P. : Flammarion, 1967.

2 – A.K. Sorokin, red., *Rossija v 1917 godu : enciklopedija* [La Russie en 1917 : encyclopédie], M. : Rosspen, 2017. N.V. Suržikova, M.B. Larionova, E.Ju. Lebedenko, red., *Rossija 1917 goda v ego-dokumentah : Dnevnik* [La Russie de 1917 dans les ego-documents : journaux], M. : Rosspen, 2017. V.V. Šelohaev, red., *Revoljucija 1917 goda glazami sovremennikov v 3 tomah* [La révolution de 1917 vue par ses contemporains, en 3 vol.] M. : Rosspen, 2017. *Rossijskaja revoljucija 1917 goda : vlast', obščestvo, kul'tura v 2 tomah* [La révolution russe de 1917 : pouvoir, société, culture, en 2 vol.], M. : Rosspen, 2017.

3 – Nicolas Werth, *Les révolutions russes*, P. : Que sais-je ?, 2017.

4 – Steven Smith, *Petrograd rouge : La révolution dans les usines, 1917-1918*, P. : Les Nuits Rouges, 2017.

5 – Richard Pipes, *La Révolution russe*, P. : Perrin, 2017.

6 – Mark D. Steinberg, *The Russian Revolution, 1905-1921*, Oxford : Oxford University Press, 2017. Mark D. Steinberg, *Voices of the Revolution, 1917*, Yale University Press, 2003.

7 – Peter Holquist, *Making War, Forging Revolution. Russia's Continuum of Crisis 1914-1921*, Cambridge : Harvard University Press, 2002.

8 – S.A. Smith, « The historiography of the Russian revolution 100 years on », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History* 16, 4 (2015), p. 733-749.

9 – Boris Kolonickij, *Simvoly vlasti i bor'ba za vlast'. K izučeniju političeskoj kul'tury rossijskoj revoljucii 1917 goda* [Les symboles du pouvoir et la lutte pour le pouvoir : étude de la culture politique de la révolution russe de 1917], SPb., IRI-RAN, 2012 (1^{ère} éd. en 2001).

Alexandre Sumpf
Université de Strasbourg

L'ouvrage suit un plan chronologique, avec les trois premiers chapitres consacrés à la Russie impériale (le troisième chapitre servant de transition, puisqu'on y évoque les stratégies de prise de pouvoir des bolcheviks face aux hésitations des